

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Chamberland polyphonique

Hugues Corriveau

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37916ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (2001). Chamberland polyphonique. *Lettres québécoises*, (103), 11–12.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Chamberland polyphonique

*Le parcours triangulaire d'un poète, d'un essayiste
et d'un témoin de son temps.*

PROFIL
Hugues Corriveau

COMMENT ABORDER CHAMBERLAND SANS SIGNALER la multiplicité des moyens qu'il a utilisés, depuis 1962, pour rendre compte du monde, de sa propre présence en ce monde, de l'exigence absolue de vérité qui a toujours guidé ce projet sans concession, éminemment investi par la conscience ? Or, pourrait-on dire, la justesse triangulaire de l'œuvre s'impose dès lors qu'on saisit que Chamberland a d'abord incarné sa vision à partir du Québec, qu'il a ensuite rejoint le Cosmos pour enfin revenir sur Terre. Quel que soit son lieu de préhension du réel, nous noterons toujours cette responsabilité qu'on constate implacable, sans l'ombre d'une pensée velléitaire. C'est la droiture de chaque implication qu'il faut souligner comme une force majeure de cette somme capitale, l'une de celles qui ont fait que notre littérature est ce qu'elle est, qui ont fait que notre conscience d'être en elle comme nous le sommes a imposé sa radicalité.

Décolonisation

Mot clé des premières œuvres, c'est cette pensée qui a tant séduit les intellectuels du début des années soixante qui va permettre à Chamberland de canaliser l'énergie poétique qu'il porte

en lui, qui va l'incarner comme « Afficheur », qui va faire que sa voix de héraut sera entendue à travers le brouillard, que ses appels vont prendre une dimension presque mythique en des livres comme *Terre Québec* ou *L'afficheur burle*. Maître mot que celui de « liberté » ! C'est en lui que sourdent du silence les valeurs révolutionnaires appelées aux barricades : justement à cause de ce « volontarisme », comme l'appelle lui-même Chamberland, les textes de *L'afficheur burle* ne lui paraissent pas « écrits ». Or, foin de ces ratiocinations quand rayonne à ce point l'urgence d'une parole historique, que ce qui se dit là est d'une si capitale nécessité alors que se dévoile la grandeur même de son incarnation :

*Agressé dès ma naissance je fus cloué en espalier contre le mur de l'ordre
Mes bourgeons sont des épines en parlant je déchire Mes
paroles sont des griffes mes regards sont des griffes*

enfermé dès ma naissance entre les barbelés du silence

*je suis une bête mi-domptée sournoise un monstre mis hors d'état
de nuire*

mais si j'avais des mitrailleuses je vous cinglerais de balles

*immense est mon appétit je m'empiffrerais de tous les cadavres
assis établis couronnés cul-léchés*

*je boufferais tous ces tueurs d'enfants ces éteignoirs de ciel je n'en
ferais qu'une bouchée*

*et je lâcherais le monde aux amours de proie aux ouragans à la ter-
rible charité du feu*

*je crucifierais tous les vendeurs du temps de la vie
(L'afficheur burle, p. 125¹)*

Peut-on parler alors d'« indignation » ? Sans doute, et le mot reviendra quand il sera question des *Géogrammes* comme des carnets du *Témoin nomade*. Mais dès l'origine, c'est la revendication radicale, c'est ce ton impératif qui englobe la poésie, les stances presque lyriques à force d'appels, à force de faire écho à Léopold Cédar Senghor et à combien d'autres comme Aimé Césaire. Il faut au texte la foi du combattant.

En la terre originelle

Dans *L'inavouable*, le récit va s'immiscer dans la pulsion du poétique, l'homme va se raconter, raconter comment l'humain est indissociable du politique, que chaque geste n'est autre chose qu'une conscience de soi en action. C'est avec la terre ici que la « sensualité » va développer son émergence, sa sexualité vitale, son désir tellurique :

*à midi, sous les ciels brûlés de juillet, il titubait parmi les champs
d'avoine, qui étaient le bonheur La cigale énervait La terre
chaude en ses jambes tournait au vertige Les pollens énervaient :
il avait faim, il avait rage il s'attablait aux champs d'avoine et
dévorerait l'été [...] (L'inavouable, p. 81²)*

Mais il ne faut pas s'y tromper, car quelques phrases plus loin il écrit : « il pressentait la pulpe de terreurs grouillant dans les pivoines » ; et à la page précédente : « les corps sont beaux à l'heure du désastre. » C'est que voilà aussi la vérité de ces textes jamais satisfaits, jamais englués dans un bonheur collant, mais conscients toujours de l'autre versant caché dans le noir sous-jacent de la vie. Malgré tout, on sent déjà la contre-culture, l'élancement vers le cosmos et l'apothéose de la jouissance et du désir, sous toutes ses formes, contre la censure (autre manière de revendiquer la liberté, tout aussi politique mais dont les accents plus immédiatement personnels cachent en quelque sorte la part sociale de la pulsion).

En l'enfance disparue

Dans *Le Prince de Sexamour* ou *L'enfant doré*, nous parvenons au « joui », à la cosmogonie des tensions désirantes, regards premiers de l'enfant bu ou buvant au sein de la terre-mère, celui qui doit « réintégrer au pneuma le pur de la terre / et provoquer son élévation jaillissante au nouveau semen / l'arbre se dressera de nouveau au milieu du jardin » (*L'enfant doré*, p. 66³). Le corps jouissant de l'incarnation personnelle, sorte d'onanisme pervers qui trouve son accomplissement dans l'image de l'innocence, de l'enfance perdue, du désir d'avoir été aimé et d'aimer



encore en l'enfant le corps innocent, sans les mortelles pensées de mort qui accomplissent des désastres une fois parvenu l'âge adulte, l'âge des armes et des morts catastrophiques. Désir métaphorisé, érotisé, exacerbé même dans l'éclatement symbolique du phallus accompli, voilà une grande fourmilière d'images qui, un temps relativement long, occupera Chamberland. Ce recours à l'origine des premiers tourments, Chamberland y vient parce qu'il sait que le présent est toujours trompeur. Il ne cessera de le dire et de le répéter. Déjà dans son poème « Enfants brûlure de nuit », il avait marqué d'une pierre primordiale sa

quête :

Nous nous étions perdus puis retrouvés, l'œil pervers et les muscles rancuniers. Nous étions durs contre le malheur. Devant nous les enfants : toute la pulpe de souffrir toute la tendresse dans le sang, la mémoire du cœur à bonds douloureux ; devant nous la faute vécue rejointe transpercée, ces corps matinaux.

Les enfants du monde, une nuit d'été, s'étaient constellés aux gril-lages du malheur, polarisant le malheur en leur chair intacte.

(Terre Québec..., p. 247⁴)

Je suis assez près de croire que le poète, même s'il s'en défendrait, n'est pas loin d'une certaine forme de nostalgie un peu mélancolique, qu'en son regard sans aménité sur le temps présent se cache aussi une impulsion vers l'or idéal d'un paradis perdu, dont il y a trace quelquefois en certains bruits du jour, en certaines lumières qui parviennent à éclairer l'âme. Mais bien peu subsiste de ce mouvement de douceur. C'est aussi pourquoi j'ai toujours lu dans la manière des grandes proses de Chamberland un souffle très près des *Illuminations* de Rimbaud qu'on voudrait réelles, mais qui ne sont que mirages éblouissants. Si l'Histoire a partie liée avec la mort, le poète semble des années durant chercher en la Terre la source de vie que la réalité et sa conscience sont venues ébranler.

L'essayiste

Sans aucun doute, déjà dans les premiers recueils, cette volonté de frayer avec la prose se comprend dans la mesure où Chamberland est aussi un essayiste. Lisons surtout les textes d'*En nouvelle Barbarie* et rapprochons-les des trois livres des *Géogrammes* : leur parenté saute aux yeux. Ainsi dit-il dans ses carnets du *Témoin nomade* :

L'écriture n'est pas dissociable de l'expérience : expérience elle-même, elle se lie au processus global de la vie et signifie, non par les seuls "contenus" qu'elle produit, mais par le mouvement, le rythme même de la pensée. Rien à voir avec l'ornementation. Aller droit à la formulation la plus simple et la plus organique s'impose, c'est indiscutable. (Témoin nomade, p. 95)

Voilà donc une réflexion qui transite soit par la prose poétique, soit par l'essai plus ou moins conventionnel, une réflexion qui sourd de la vie même de ce Québécois planétaire, de cet humain à la terre incarné, de ce désirant inassouvi. « J'ai pour *matrie* la terre, et Kébek est mon point d'attache à la matrie terrestre », écrit-il en commençant à parler de sa *Terre souveraine*, et d'ajouter : « Cette formule je l'ai longuement éprouvée : je sais

qu'elle m'est garante de l'essentiel. » « Incarnation », voilà aussi une préoccupation majeure de ce personnage aux paroles de feu, car jamais il n'a pu être à côté de son temps, en dehors de ce que son œil à vif posé sur le réel lui renvoyait de réalité immédiate. Ce rapport constant au présent, ce désir d'un atavique moment de bonheur ancien et éphémère, cette projection à la fois désirante et désabusée, ces trois tensions irrémédiables de ce destin pénétré par les mots, victime d'eux et du devoir d'en user, ce poète — dirait-on malgré lui — va au bout de sa peine, la bouche pleine de mots, et « témoigne ». Grand destin qui nous aura donné un grand littérateur, un objecteur de conscience, une voix en alarme au-dessus du présent, un gong investissant le littéraire par tous ses pores. Voilà que Chamberland a fait acte de présence en donnant à sa voix la dynamique d'un trouble-fête, à chaque livre nous disant que le bonheur possible est toujours et encore de regarder le réel bien en face, qu'il faut y tendre, s'y lancer à corps et sexe perdus, dans la jouissance régénérant une certaine idée de la pureté, de la vie même. Écoutons-le dans son très beau recueil *Intime faiblesse des mortels* :

Je médite simplement

en vers ou en prose,

en prose et en vers.

Je respire, je porte attention

à la charge des mots.

Le vivant palpite, flamboie

et se rompt : toujours,

fût-ce en dépit de soi, il se donne.

C'est la seule justice et de là,

pour celui qui dans ses mots

répond de ses semblables,

vient la seule justice. (Intime faiblesse des mortels, p. 176)



Responsable

Qu'inscrire d'autre, en dernière analyse, que ce « mot » parfaitement cohérent d'une démarche constamment remise à jour, à savoir cette « conscience d'une responsabilité » absolue, celle du don comme du possible aboutissement des mots portés comme des balles ou des caresses, mais mots vivants et vrais, sans compromis ? Poète de l'inéluctable et de la vérité, penseur aux mêmes titres, voilà un grand écrivain. Voilà Chamberland qui aura enrichi la littérature québécoise comme peu l'auront fait. Voici l'œuvre à venir. Parions que nous y lirons encore une conscience en ébullition, une passion amoureuse qui cherche à continuer l'entreprise de vivre, jusqu'au bout d'elle-même.

1. *Terre Québec* suivi de *L'afficheur hurle*, de *L'inavouable* et de *Autres poèmes*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Typo », 1985, 160 p.
2. *L'inavouable*, Montréal, Parti Pris, 1971, 120 p.
3. *L'enfant doré*, Montréal, l'Hexagone, 1981, 112 p.
4. *Terre Québec* suivi de *L'afficheur hurle*, de *L'inavouable* et de *Autres poèmes*, op. cit.
5. *Témoin nomade*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 192 p.
6. *Intime faiblesse des mortels*, Montréal, Éditions du Noroît, 1999, 64 p.